

L'Humanité (1978, date imprécise)

Claude Mazauric a lu François Furet

François Furet vient de publier un livre intéressant ; utile sans doute (mais je crois qu'il risque de manquer le but que des anti-marxistes pourraient lui assigner) ; éloquent de toute manière. J'écris cela d'autant plus volontiers que j'eus naguère avec Furet une polémique qui fit quelques vagues. Ce livre est en partie un ressac du coup de chien d'il y a dix ans. Mais si la mer est aujourd'hui étale, la fosse est toujours aussi profonde : simplement on la mesure parfaitement. Et cela est fort bien car l'histoire comme la politique ont besoin de clarté.

□ « PENSER LA REVOLUTION » : Le titre paraîtra vaniteux, car d'autres ont pensé à et sur la Révolution depuis 1789 ! Mais au-delà du tapage des mots il faut respecter une volonté louable de soumettre au lecteur un essai de réévaluation globale.

Les cent dix premières pages du livre sont les plus récemment écrites. F. Furet s'interroge, non sur les « causes » de la Révolution mais sur les conditions idéologico-universitaires de réalisation de l'histoire qu'on écrit sur elle. Puis il dénonce un grand risque dans lequel pêle-mêle les historiens « néo-jacobins », marxistes et « lénino-soboulien » (ou de gauche) seraient tombés : commémorer l'événement au lieu de le penser en n'arrivant pas à le concevoir autrement qu'à l'intérieur de lui-même.

Une grande idée, une nouvelle fois réévaluée : celle de Tocqueville qui vers le milieu du siècle dernier montrait la continuité entre « l'Ancien Régime et le Nouveau » (p. 40). Une proposition centrale : la Révolution française comme mythe et moment fondateur de notre monde contemporain, et la « démocratie » comme type référentiel (et non réel) du pouvoir.

A la suite, F. Furet nous propose d'analyser trois manières possibles de faire l'histoire de la Révolution. La première, selon Furet, s'énonce à l'abri des institutions universitaires et à travers un langage traditionnel dans « la gauche ». J'ai l'honneur de faire partie de la charrette qui conduit aux oubliettes ceux qui récitent avec A. Soboul, le « catéchisme révolutionnaire ».

Tocqueville (déjà cité) nous propose une vision grandiose mais partielle et inachevée.

Quant à Augustin Cochin, penseur ou érudit de droite, il eut vers 1900 le bonheur d'actualiser en termes de sociabilité et d'établir sur de vastes fondations documentaires la vieille thèse contre-révolutionnaire du Complot des sectes. Cochin réussit donc à nous donner une première analyse de la « sociabilité politique » à travers le réseau des sociétés de jacobins. Furet en fait le penseur le plus pertinent du jacobinisme.

Il ne faut pas négliger l'ouvrage de Furet, même dans ses outrances ou ses excès de plume (cf. p. 121 ou p. 157, notes), car ce qu'il propose relève, bien au-delà de la mode, d'un mode d'intervention dans le champ des luttes idéologiques de notre temps. Je présenterai trois observations critiques ou une appréciation.

□ PREMIERE OBSERVATION : la souveraine indifférence de F. Furet (en 1978) pour les recherches concrètes. La moitié du livre est composée d'articles parus en 1971 sans qu'on puisse les créditer d'une mise à jour bibliographique. Furet veut ignorer la production récente des historiens dès lors qu'elle s'inscrit dans la

chronologie de l'événement révolutionnaire, parce qu'elle conforterait cette prétendue érudition (?) marxo-universitaire qu'il poursuit de sa vindicte.

Cela le conduit à faire l'impasse de force sur quatre colloques internationaux, même lorsqu'il y a participé, sur tout ou partie de dizaines d'articles de travaux inévitables sur ce sujet et internationalement reconnus, comme ceux de Ado, Vovelle, Markov, R. Robin, Roche, Rude, Nicolas... de rééditions savantes sans parler de la quinzaine de thèses spécialisées soutenues depuis cinq ans par les chercheurs de Toulouse (Godechot), de Paris (Soboul) et d'Aix (Vovelle) et de tout ce qu'il est précisément question de répudier ! La méthode est curieuse ; elle serait impardonnée à tout autre, mais passons.

□ DEUXIEME OBSERVATION : Furet expose que la Révolution est un début, non une fin [comprendre qu'elle n'est pas le résultat d'une situation mais le début d'une situation]. Elle est en aucun cas inscrite dans les contradictions de la formation sociale. Elle sort d'un malentendu, ou mieux, d'un fantasme daté et situé entre septembre 1788 et le printemps de 1789.

« C'est pourquoi, d'une certaine manière, tout « commence » bien là : 1789 ouvre une période de dérive de l'histoire (...). Elle tient moins dans un tableau de causes et de conséquences que dans l'ouverture d'une société à tous ses possibles. Elle invente un type de discours et un type de pratiques politiques, sur lesquels, depuis, nous n'avons cessé de vivre » (p. 69, même idée p. 109).

L'histoire de la Révolution est donc l'histoire de cette image et de sa persistance : idée intéressante mais unilatérale et passablement réductrice. Car l'intérêt de la recherche sur l'histoire de la Révolution réside dans l'effort pour comprendre l'articulation contradictoire entre le court terme de dix ans de révolution et la longue durée des transformations et résistance dans laquelle s'inscrit l'événement révolutionnaire.

On me permettra de regretter que le refus de la dialectique dans cette nouvelle version de l'idéalisme historique fasse avorter un projet bien intéressant.

SUR UN DERNIER POINT je voudrais rappeler que F. Furet publia avec D. Richet, il y a dix ans, une histoire de la Révolution d'inspiration «révisionniste» - on la qualifie ainsi partout et en particulier aux Etats Unis.

Dans la tradition « libérale », on y distinguait une bonne révolution « des élites » de 1789 à 1791, puis après le dérapage (1792) une vilaine histoire de sans-culottes, terroriste et bureaucrates, et de jacobins minables, puis, après la mort de Robespierre, un retour circonspect au libéralisme «paisible» des lumières.

Passant de Thiers à Cochin, Furet est repassé de la théorie du dérapage en cours de route, à la dérive initiale dont 93 serait l'essence et non l'extrapolation ! Ce retour via Cochin, à la théorie du bloc pervers et calamiteux (et en même temps à la théorie du « bloc » jacobin dénoncée autrefois), nous ramène au plus lucide des penseurs contre-révolutionnaires, Joseph de Maistre.

J'avoue que de tout le livre, c'est cette reconnaissance de la Révolution comme un ensemble irréductible incarné par le jacobinisme en tant que blason de la société nouvelle, qui m'a paru l'effort le plus intéressant pour penser la réalité (cf. p. 223, 237, 255).

QUANT A L'APPRECIATION FINALE, l'on me permettra cette spéculation sur le projet de l'auteur : F. Furet nous paraît tellement meurtri par le socialisme existant, l'idée de révolution et sa propre aventure, qu'il n'a de cesse au fil des pages d'instruire le procès, explicite ou implicite, de toute révolution parce qu'en toute

révolution il y a un goulag possible : «Aujourd'hui, le goulag conduit à repenser la Terreur, en vertu d'une identité dans le projet. » (p. 26.)

On comprend alors l'impératif du titre *Penser la Révolution* (pour ne plus la faire) et l'exorcisme du libellé du premier chapitre « *La Révolution française est terminée* »...

Mais il est au-dessus des forces de F. Furet d'abolir la réalité de 1789 et de 1793 et l'effet pour notre peuple de ce souvenir là. Il est plus encore hors de ses possibilités de nous dissuader de creuser en même temps, et notre sillon pour une meilleure connaissance de la Révolution française et d'agir pas à pas pour que la France apporte au monde l'image réussie d'un socialisme dans la liberté puisque désormais, cela est toujours nécessaire, est de surcroît possible. Claude MAZAURIC

François Furet, *Penser la Révolution française*, Gallimard, 1978. Col c, Bibliothèque et histoire ", 259 p